



HAL
open science

Un cheval est mort

Mitsou Ronat

► **To cite this version:**

| Mitsou Ronat. Un cheval est mort. Change, 1978, La narration nouvelle, 34-35, pp.130-134. <halshs-04070592>

HAL Id: halshs-04070592

<https://shs.hal.science/halshs-04070592v1>

Submitted on 15 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ETALAB - Open licence

Mitsou Ronat

UN CHEVAL EST MORT

*(Causes, effets,
du fait divers à l'a-narration, montage)*

A Octave Mirbeau,

Mercredi 1^{er} Octobre [1890]

Valvins

... Je vous aurais écrit plus vite, sans un accident qui m'a laissé un fonds de tristesse et causé de l'ennui, pendant quelques jours — un cheval attaché à l'anneau d'une maison, où nous faisons une visite, sur un quai abrupt; qui s'est noyé dans la rivière, avec sa voiture et tout, sous nos yeux.

Stéphane MALLARMÉ

A Henri de Régnier

Valvins, samedi 4 octobre [1890]

... Septembre a été de travail, avec contentement. Mais *j'ai rempli les journaux autochtones* d'un accident tragique : pendant une visite que ma fille et moi faisons dans un village voisin au quai abrupt, le cheval a rompu sa longe et s'est jeté dans la rivière. Quand nous sortions de la maison amie, il se noyait, en plein courant, la voiture sombrant derrière lui : cela a laissé un fond de tristesse

et de gros ennuis. La voiture roule,
roule, aujourd'hui, séchée.

S. M.

A Berthe Morisot

Paris, samedi matin [11 octobre]

... Nous aussi nous avons eu un accident, terrifiant, le cheval avec la voiture élançé dans la rivière et noyé, je vous enverrai cela...

S. M.

Un « petit » fait divers, en être le « héros » : cela peut suffire à transformer un lecteur indifférent en un analyste critique du fonctionnement de la presse, et de la narration sociale. Mallarmé, bouleversé par la mort du cheval qu'il avait loué comme chaque été, *remplit les journaux autochtones* d'une protestation. Il a envoyé, apparemment, un petit récit de l'accident à tous les journaux de la Seine-et-Marne; ces derniers commencèrent à le répercuter à partir du 4 octobre 1890, version courte ou version longue. Mot pour mot. On trouve,

— dans l'*Union Républicaine*, le 4 octobre 1890,

— dans l'*Avenir de la Seine-et-Marne*, 8 octobre 1890 (c'est un journal favorable aux radicaux),

— dans la *Liberté*, le 12 octobre (Journal Républicain progressiste), ce texte, aussi « mallarméen » que sa correspondance¹ :

Vers la fin de la semaine dernière, M. Stéphane Mallarmé, le poète décadent bien connu, et sa demoiselle étaient allés en voiture à Champagne rendre visite à des amis qui demeurent tout près de la Seine. M. Mallarmé avait laissé son cheval et sa voiture sur la berge, un peu en aval du barrage de Champagne, sur le chemin de hallage.

La visite durant trop longtemps sans doute, le cheval s'impatient,

1. Ce texte, à notre connaissance, est inédit au xx^e siècle.

se mit à reculer, si bien que la berge n'ayant pas de garde-fou, tout, cheval et voiture furent précipités dans la Seine. Les employés du barrage se portèrent aussitôt au secours de l'attelage en détresse, mais, quand on fut parvenu à le retirer de l'eau, le cheval avait cessé de vivre. Quant à la voiture, elle n'a rien eu de brisé.

Nous ferons remarquer que cet endroit est particulièrement dangereux. Accident semblable est arrivé, il y a un an environ, à M. Reytre, épicier à Thomery qui vit sa voiture, attelée d'un âne, culbutée dans le fleuve.

Le service de navigation ne pourrait-il donc pas établir à cet endroit un garde-fou réclamé depuis un temps infini par les riverains et qui rendrait à l'avenir le retour de tels accidents impossible ?

Les journaux républicains de droite, *l'Abeille de Fontainebleau* et le *Nouvelliste de Seine-et-Marne*, publient le 10 et 12 octobre respectivement, cette note :

M. Stéphane Mallarmé, le poète décadent qui habite Valvins l'été, était allé dernièrement voir un de ses amis à Champagne. Il laisse son cheval et sa voiture sur la route au bord de la Seine, près du barrage. Le cheval se mit à reculer et tomba dans la Seine où il s'est noyé; on a pu retirer la voiture sans trop d'avarie.

La responsabilité de l'accident revient au service de la navigation. L'*Union Républicaine* du 4 octobre, et le *Nouvelliste* du 8 octobre, en donnent une explication.

Champagne

En aval du barrage de cette commune, la navigation de la Seine a nécessité l'approfondissement du chenal qu'on a obtenu au moyen de dragages. Malheureusement, ces dragages ont creusé le pied des berges et des talus qui n'étant plus soutenus que par des terres que les digues effritaient continuellement étaient voués à une chute prochaine et totale.

Cela ne devait pas tarder à arriver. En effet, le 22 septembre, les berges s'effondraient et une masse de terre considérable se détachait en entraînant avec elle une partie du chemin de hallage. On craint que d'autres éboulements se produisent d'ici peu.

A partir du 26 septembre, date approximative de l'accident, Mallarmé, on l'imagine, guette dans cette presse locale la publication de son papier. Et il achète tous les journaux, de toutes les tendances : contrairement à l'habitude. Il possède alors des grandes feuilles pliées en deux, quatre pages en tout, pour des publications bi- ou tri-hebdomadaires. En première page, l'éditorial annonçant la « couleur ». Au rez-de-chaussée, le feuilleton. *Le Nouvelliste*, par exemple, publie *Asciano* d'Alexandre Dumas. En page deux, les annonces d'événements locaux, les activités des personnalités. En page trois, les faits divers, en page quatre, la publicité.

Quel événement déchaîne les éditorialistes, en ce début octobre 1890? *Le droit de grève*. L'ensemble de la presse, à l'exception de la presse radicale, s'attache à culpabiliser la classe ouvrière, afin de l'empêcher d'utiliser des droits syndicaux fraîchement acquis.

L'éditorial contre le fait divers : ce dernier, dans ces journaux de province, semble échapper à la polémique idéologique. Ainsi, c'est un même texte, mot pour mot, qui paraît dans *La Défense*, journal royaliste, et *La Liberté*, respectivement les 11 et 12 octobre; une petite fille est défigurée par la ruade d'un âne :

« Jeudi dernier, une fillette de 10 ans, Louise Husson, a été atrocement mutilée dans les conditions suivantes... »

En un jour, le journal *La Liberté* a-t-il eu le temps de reproduire l'article de *La Défense*, passant de l'extrême droite au centre gauche? Le même pigiste a-t-il envoyé le même texte aux deux publications?

Le fait divers serait-il ainsi l'a-narration totale? Le récit qui masque le politique ou la règle de la narration?

Mallarmé semble au contraire, avec le fait divers, avoir touché l'essence du processus narratif à la fin du XIX^e siècle : à partir de cette fin 90, véritable tournant de sa pratique, il s'élance dans les « *grands* » faits divers, textes pour la plupart, et avec d'autres, d'interrogation sociale et politique — tout en continuant de travailler au conte *Igitur*¹. Dans sa réponse à Jules Huret, en mars 1891, il déclare que « dans une époque comme celle-ci » le poète « est en grève devant la société ». Dans *Or* (1893), il commente l'effondrement de l'affaire

1. Voir ici même, « Le récit évité » de Jean Pierre Faye.

de Panama (*La Liberté* du 5 octobre 1890 recommandait : *conservez précieusement vos titres !*). Dans *Etalages* (1892), il analyse le circuit de l'édition. Dans *Conflit* (1895) et *Confrontation* (1895), il met en scène les rapports contradictoires du poète et du travailleur manuel : *et pourtant, moi aussi, je travaille...* Dans *Sauvegarde* (1895), il propose la création d'un Fonds Littéraire pour les jeunes écrivains.

D'un côté, la préparation de la « prose » du Coup de dés. De l'autre, l'intervention dans la pensée sociale : venant d'un homme qui jusque là n'avait dédié sa *plume* qu'à la littérature ou l'art. Dédoulement peut-être dû à la mort d'un cheval...

S'il n'est pas rare de trouver des patrons qui considèrent leurs ouvriers comme des collaborateurs indispensables, il est bien difficile, par contre, de trouver des ouvriers qui consentent à considérer les patrons autrement que comme des ennemis. On croit aisément dans la classe ouvrière que le patron est absolument libre de donner au travailleur un salaire largement rémunérateur et l'on en conclut que, si l'industriel maintient à des chiffres modestes les taux des salaires, c'est qu'il n'est qu'un ogre, ou, pour nous servir d'une expression populaire, qu'un buveur de sueur.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi, et, bien souvent, le patron, tout en ayant le plus ferme désir de payer les journées d'ouvrier à un prix sortable, ne le peut réaliser que parce qu'il lui faut compter avec la concurrence nationale et, surtout, avec la concurrence étrangère...

Jean VERAX

L'indépendant de Fontainebleau, 4 octobre 1890

Dans toute la France, on n'entend à l'heure actuelle que parler de grèves et d'agitation... Il ne s'agit plus des conditions du travail ni des questions de salaire... Les directeurs des compagnies atteintes en juin dernier par le mouvement gréviste, sont mis en demeure d'avoir à reprendre les ouvriers qu'ils avaient congédiés...

Le Nouvelliste, 3 octobre 1890